

# LE GUÉRISSEUR D'HOMMES

PAR KOEN PEETERS

Traduit du néerlandais par les Ateliers de traduction (2018) de la Faculté de traduction et d'interprétation de l'université de Mons, sous la supervision de Carola Henn.

*L'écrivain flamand Koen Peeters (° 1959) a indiscutablement un faible pour l'Afrique. Après avoir publié en 2012 «Duizend Heuvels» (Mille collines), récit à la fois subtil et déchirant sur le Rwanda, c'est le Congo qu'il a parcouru en 2017 avec «De mensengenez» (Le Guérisseur d'hommes).*

*Pour «De mensengenez», l'auteur se glisse dans la peau du jeune Rémi. En fait, c'est sa manière à lui, Peeters, de marcher dans les pas de quelqu'un qui, bien des années auparavant, a été son professeur d'anthropologie.*

*Rémi, originaire du fin fond de la Flandre-Occidentale, est destiné à y reprendre la ferme de son père, mais des rêves et des voix ne cessent de le hanter. De plus, il est influencé par son oncle qui l'assaille de récits impressionnants et perturbants sur la Grande Guerre et lui parle aussi d'un soldat noir.*

*Rémi, écoutant sa vocation, rejoint un ordre monastique. Il laisse là sa famille, ne cherche que le silence. Mais il est de plus en plus en proie à un autre appel, celui du Congo. C'est seulement une fois arrivé au Congo qu'il va progressivement, dans une atmosphère souvent oppressante, réussir à percer le sens profond de notions dont il avait jusque-là une connaissance très abstraite et auxquelles seule l'Afrique pouvait donner un visage. Un monde, qui plus est, familier des «daimôns» qui intriguent tant.*

*Koen Peeters, qui a fait l'objet de différentes recensions dans «Septentrion», a déjà derrière lui une œuvre remarquable, dont témoignent les prix littéraires qu'il a glanés en néerlandophonie. On reste pour le moins étonné qu'aucun de ses livres n'ait encore été traduit en français.*

«Tu as bien refermé l'enclos?» demanda ma mère. J'avais déjà enfourché mon vélo.

«L'enclos est bien fermé?

- À double tour», criai-je.

Mirza, notre chienne, courait à mes côtés le long du champ de blé. Cap vers la France. Je jetai un dernier coup d'œil. Quand ma mère apercevait des douaniers faire leur ronde, elle agitait une serpillière ou un chiffon par la fenêtre à l'étage. C'était le signal pour les contrebandiers. Si la voie vers la frontière était libre, elle ouvrait les volets. Tout le monde était au courant, même les douaniers eux-mêmes.

J'empruntai le *Gemeneweg*, qui portait également le nom de Chemin mitoyen. La route à la double identité se trouvait pile sur la frontière, ni en Belgique, ni en France. Je passais d'un pays à l'autre, en roulant à droite puis à gauche. Je partais

à l'étranger et revenais aussitôt. Il me semblait que je pouvais ainsi saisir la frontière et la déplacer, tel un rideau de pluie qui glisse à travers les champs. De droite à gauche, de gauche à droite.

Une centaine de mètres plus loin, un lièvre jouait au même jeu que moi. Lui aussi filait de gauche à droite, de droite à gauche. Il m'attendit un temps, puis détala. Gauche, droite, droite, gauche.

Je ralentis. Le lièvre fit de même.

Je poursuivis ma route et franchis la frontière. Le lièvre, pris de panique, s'enfuit à travers champs. C'est précisément ce qu'attendait Mirza. En aboyant, il se lança à toute allure à la poursuite de l'animal. Le lièvre zigzaguait pour tenter d'échapper à son poursuivant, mais Mirza courait droit vers sa victime, comme si le chien savait déjà quel côté le lièvre allait choisir. Mirza saisit sa proie par la nuque et referma les crocs. Le lièvre n'opposa pas de résistance. Je déposai mon vélo sur le bord de la route et les rejoignis en haletant. J'attrapai Mirza par la peau du cou et tins bon jusqu'à ce qu'il lâche prise.

Je sentais la peur du lièvre, son cœur battre à tout rompre. Le sang de l'animal tachait d'écarlate le bout de mes doigts. Voici ce qui se passa ensuite: d'une légère poussée, je remis en marche la mécanique de l'animal, qui prit la poudre d'escampette. Je retins Mirza de le poursuivre à nouveau.

À la table du petit-déjeuner, je racontai mon aventure sous la forme d'un rêve. Un rêve dans lequel j'avais senti les battements de cœur d'un lièvre. J'imitais le rythme en frappant la table de mon index, *to tom to tom to tom*.

«Quel beau rêve, dit ma mère.

- Je m'imaginai déjà trouver du lièvre dans mon assiette demain, grommela mon père.

- Ne fais pas attention à lui», répliqua ma mère.

Les ouvriers l'appelaient *la dame Bertha*. Petite, elle avait fui la guerre pendant trois ans en se réfugiant en France. Elle devait sa fragilité à la disette qui sévissait à l'époque. Mais son français était impeccable. Elle en avait vu des choses, ma mère Bertha Mabesoone, bien plus que les fermiers ordinaires. Elle couchait de temps en temps quelques lignes dans son journal intime, que personne n'avait le droit de lire. Quand la branche paternelle de la famille se réunissait, il y avait toujours quelqu'un pour demander:

«Mais qui est donc cette femme?

- C'est Bertha. Elle vient de France», entendait-on alors.

Ma mère aimait écouter les ingénieurs agronomes parler modernisation. Quand ils passaient à la maison, elle s'épanouissait: elle tenait à passer en revue l'actualité du moment avec eux. À la ferme, elle s'occupait des vaches. Elle le faisait avec soin, compétence et même sensibilité. Elle les traitait presque amicalement et, lors de la traite, elle parlait aux animaux agités pour les calmer. Le dimanche, avec les enfants, elle se rendait à la première messe. Elle y chantait pour la Vierge Marie le *Onze Lieve Vrouw van Vlaanderen*, puis rentrait à la maison et préparait le repas de midi.

Pendant ce temps, les hommes étaient au café, mon père aussi. Après la sixième ou septième pinte de bière, ils repoussaient leur chapeau pour se rafraîchir le front,

où perlait la sueur. Chez les agriculteurs, c'était à qui avait les plus grandes ambitions. Ils investissaient dans des machines agricoles toujours plus imposantes et rachetaient des parcelles de terrain aux fermiers plus modestes. Une étincelle brillait dans leurs yeux quand ils évoquaient leurs cousins exilés en France, en Australie ou au Canada.

Quand midi sonnait, mon père revenait à la maison, les joues toutes rouges. Il déposait deux barres de Côte d'Or sur le bord de la table. Ma mère avait préparé le repas, mais face à son assiette, mon père tombait déjà dans les bras de Morphée. Il nous disait:

«On dirait que je suis en train de dormir, mais ce n'est pas le cas. Et quand bien même, c'est parce que je suis fatigué.»

Puis il faisait la sieste, affalé dans le divan.

«C'est le seul moment où il peut se détendre», disait ma mère avec bienveillance.

Plus tard dans l'après-midi, tante Maria, la sœur de ma mère, venait prendre le café. Pendant que les deux femmes raccommodaient des chaussettes ou cousaient des tentures, Maria détaillait les ragots du village. Elle ne se gênait pas pour livrer ses commentaires sur l'alcoolisme de mon père. À quatre heures, on servait le café avec du pain blanc accompagné de saucisson de bœuf, de confiture de groseilles et de fromage. (...)

(...) À cet instant précis, le téléphone retentit à la Servico, à Kinshasa, à plus de quatre cents kilomètres d'ici. D'un hôpital du *Westhoek*, un docteur appelait en ligne directe pour solliciter ma venue. C'était urgent. Ma mère était gravement malade, son état se détériorait rapidement.

Deux jours plus tard, alors que le premier message ne m'était pas encore parvenu, elle nous avait déjà quittés. L'avis de décès arriva peu de temps après dans les mains de l'évêque de Popo, qui souhaitait me le remettre en main propre à Yitanda. Le lendemain, il était déjà en route.

Il arriva dans le petit village yaka, accompagné d'un prêtre belge et de la jeune sœur de celui-ci, qui rendait justement visite à son frère.

J'étais terré dans l'obscurité de ma hutte. Je n'avais plus mis un pied dehors depuis des jours. Mes voisins s'inquiétaient pour moi, mais perdu dans mes rêves fiévreux, je les renvoyais à chaque fois. L'évêque et ses deux acolytes me trouvèrent complètement désorienté et à l'abandon. Il me fallut une éternité avant de pouvoir ouvrir les yeux. La peau de mes mains était craquelée et pleine de piqûres, mes longs cheveux s'agglutinaient par mèches. J'avais laissé pousser une grosse moustache et une barbe foisonnante. Et qui plus est, je m'étais ligoté au lit à l'aide d'une longue corde. Pour quelle raison? Je n'en avais plus la moindre idée.

Je me souviens de l'évêque me secouant pour me réveiller. Je quittai enfin mon grabat. Mon souffle était haletant, mon cœur battait à tout rompre. D'un pas lourd, je sortis à la lumière du jour. L'évêque me donna la nouvelle de la mort de ma mère.

J'avais soudainement retrouvé mes esprits, malgré ma tête bourdonnante et mes yeux papillonnants. J'avais toujours redouté cet instant, leur avouai-je.

Je voyais ma mère devant moi, semblable à elle-même: une âme blessée, tourmentée et parfois trop morne, dans un corps aussi fragile que le mien. Anis, muguet, eau de Cologne: ses fragrances m'envahissaient, suivies par les odeurs de la terre, de notre ferme. Je voyais ma mère debout dans la pénombre fraîche du séjour. Elle était maintenant assise, un livre à la main, le regard perdu par la fenêtre, là où il n'y avait rien à voir. Je lui ressemblais trait pour trait, c'était à présent évident. J'avais échappé à ce monde. Échappé? Oui, et je l'avais même fui, en toute ambiguïté. Fui pour changer de vie.

«J'ai eu fort peur», dis-je soudainement en kiyaka, et j'ajoutai que le travail avançait bien.

«Mais de quel travail parles-tu?» me demanda l'évêque en français.

Je n'avais pas de réponse. Alors seulement, je me rendis compte que l'évêque n'était pas venu seul. À ses côtés se trouvait un père, avec derrière lui, une jeune femme. Elle portait une robe claire en lin.

Je m'interrogeai sur la raison de sa présence. Cette question monopolisait désormais toute l'attention dont j'étais capable.

La pâleur de son visage me frappa. J'avais entendu qu'elle se prénommaient Anna. Ses yeux d'un bleu profond me rappelèrent immédiatement les bleuets. Elle me fixait sans comprendre. J'ajustai ma chemise, sale, ridicule, et me débarraissai rapidement de cette stupide corde autour de mes jambes. J'étais maladroit et agité. J'avouai être dévoré par la fièvre depuis quelques jours, sans doute en raison d'une grippe ou d'une pneumonie. Depuis une semaine, je crachais également du sang.

L'évêque m'obligea à l'accompagner sur-le-champ. Je me souviens à peine du trajet vers Popo. À la mission, une religieuse basque, offusquée de mon inconscience, m'enfonça une seringue de pénicilline profondément dans la fesse, en guise de punition. Je passai trois semaines au dispensaire.

Anna, la jeune femme aux cheveux blonds, me rendait visite chaque jour. J'étais victime d'hallucinations, mais lors de mes moments plus lucides, je lui parlais des personnes avec qui j'avais vécu là-bas.

«Il ne faut jamais contredire les patients nageant en plein délire», pensait Anna, et elle ne se priva pas de le dire. Elle gloussa.

«J'aimerais t'expliquer ce que j'ai compris de l'esprit.»

Je ne délirais pas. Bien au contraire, mes idées s'étaient éclaircies. Je lui exposai ma grande théorie de l'esprit, du génie et du *daiimôn*. Le moment était opportun, ma fièvre brûlante m'aidait à m'exprimer aussi clairement que possible.

«Un esprit, dis-tu?» chuchota Anna.

Je hochai la tête.

«Oui, l'esprit. Celui de la famille, l'esprit de la famille à laquelle tu appartiens. L'esprit nous façonne et nous contamine. Il nous influence tout au long de notre vie. Génétiquement, mais aussi au gré de simples conversations et d'histoires de famille qui circulent autour de nous. Il s'agit parfois de souvenirs, d'expressions particulières ou de manières de s'exprimer, mais également de blessures familiales enfouies au plus profond de nous, celles dont personne ne parle, mais qui marquent notre quotidien.»

Elle m'épongea le front.

Je lui parlai de la fragilité, de la blessure de ma mère, du courage de mon père et de l'espièglerie de mon oncle.

«C'est l'esprit, lui dis-je, l'esprit de la famille. Chaque jour, ne fût-ce qu'une seconde, il vous submerge, comme si l'on versait un seau d'eau.»

Anna demanda si j'avais soif.

«Au génie, maintenant, dis-je.

- Le génie? s'exclama-t-elle, curieuse.

- Le génie, l'esprit d'un lieu, le *genius loci*. Il représente l'environnement. En ce qui me concerne, la région frontalière d'où je viens. Pour moi, c'est donc le plat pays du *Westhoek*, avec ses espaces déserts, la mélancolie, le silence. Des centaines de milliers de garçons et d'hommes y ont perdu la vie. Chaque mois, on en déterre de nouveaux. Il suffit qu'un fermier laboure son champ un peu trop profondément. Tous ces garçons et ces hommes sont entrés dans ma chair.

Ce patient nageait-il encore en plein délire, se demandait sans doute Anna, songeuse.

- Bon, poursuivis-je, pour pouvoir reconnaître le génie familial, le génie du lieu et pouvoir le tenir un tant soit peu à distance, il faut à tout le moins déménager. Et encore, personne n'en est jamais débarrassé.

Anna m'obligea à boire de mon verre d'eau. Je m'exécutai.

- Mais nous ne sommes pas seulement nous-mêmes, m'exclamai-je. Parfois, des gens entrent en contact, parce qu'il s'avère soudain qu'ils se trouvent dans le même courant.

- Un courant?

- Oui, impossible de décrire autrement cette ouverture, cet échange, ce transfert entre personnes. Une seule conversation suffit parfois à sceller un destin commun.»

Je lui parlai de mon maître des novices, de Vanhove et de Lecompte, du père Michel à moitié aveugle à Kimwenza, des guérisseurs et des devins à Kwango.

«Toutes ces personnes particulières se sont manifestées à moi, dis-je. Elles sont mes *daïmons*.

- Des démons? demanda-t-elle, presque apeurée.

- Non, Anna, des *daïmons*. Le *daïmon* n'est pas le mal. Il s'agit du demi-dieu dans le monde sans dieu. C'est un messager. Ce qu'il vient te dire te bouleversera. Le *daïmon* n'a pas de connaissances préalables. Quand on le croise, il se comporte de façon maladroite, il t'empêche d'avancer, mais bien vite l'évidence s'impose: il est venu pour toi. Il faut l'écouter, il faut suivre ses conseils. Et alors, rien n'est plus pareil.

- Pourquoi?

- Non, ne leur demande pas cela. Il n'y a pas de raison, ou alors les *daïmons* ne la connaissent pas. Ils guident vers une source, vers ce qui donne le sens, grâce à leurs pensées hors des sentiers battus. Ils t'ouvrent une voie impossible à trouver de ta propre initiative.»

Je me dressais à présent sur mon lit, presque en transe.

«Anna, que signifie ta présence ici? Qu'es-tu venue faire ici? Qui es-tu réellement?» demandai-je.

Anna raconta qu'elle rendait visite à son frère, tout simplement, comme une touriste de passage. Chaque soir, elle guettait l'obscurité dans la véranda. Elle n'avait jamais vu cela auparavant.

«À quel point il peut faire nuit noire ici, à quel point cette noirceur de la nuit absorbe tout ici, à quel point...»

Je demandai à Anna de se rapprocher. Elle était déjà si proche. Je délirais, cela ne faisait aucun doute. L'enthousiasme, la passion s'emparèrent de moi: «Guérir, guérir les gens. Les gens guérissent seulement lorsqu'ils reconnaissent le guérisseur. Si l'on n'est pas attentif et qu'on ne donne pas le signal, à peine reconnaît-on le guérisseur qu'il est déjà trop tard, aïe.»

La douleur explosa dans mes poumons, telle une poche de gaz.

«Aïe, me plaignis-je, aïe, aïe, aïe...»

Et dans ces cris de douleur, j'entrevis déjà le soulagement et la guérison. J'étais enfin libéré, hurlai-je en riant, et je pensais déjà à ce temps qui serait révolu. Au même moment, je voyais rayonner la gracieuse Anna. Alors que je mourais de douleur, elle riait à n'en plus finir.

Anna pensait: guérison? Genèse? Mais que raconte ce pauvre garçon?

Je lui demandai à nouveau, avec insistance maintenant, si je pouvais guérir.

«Bien sûr, tu peux guérir», dit Anna, avec l'aplomb d'une diseuse de bonne aventure.

Cette perspective, réelle ou imaginaire, me plongea dans un profond sommeil.

Après quatre jours, la fièvre avait enfin disparu. Ma tristesse légendaire et mon besoin inconditionnel de fuir s'étaient tout bonnement volatilisés avec elle. (...)

(...) J'adressai au village de sobres adieux. Aucun discours ne fut prononcé; personne ne promit ni ne décida quoi que ce soit, ce qui m'arrangeait parce qu'il était impossible de résumer ce qui s'était passé.

Le retour à Popokabaka et ensuite à Kinshasa, à travers la brousse, se déroula sans embûche. Mais alors que Bertin, le conducteur, réalisait des manœuvres maladroitement sur le boulevard du 30 Juin à Kinshasa, un chauffeur de taxi me cria en français: «Espèce de Flamand». Nous arrivâmes à la Servico, tout secoués, en sueur et étourdis par la chaleur. Sur une table du réfectoire se trouvait une note, écrite en français: «La bouteille est au frigo, à votre soif.»

Accrochée à son col, une étiquette mentionnait «Réservé pour Rémi».

Je fis part au recteur de ma décision mûrement réfléchie de quitter la communauté.

«Je le savais déjà, évidemment, rétorqua-t-il. Nous le savions tous, d'ailleurs.

Les pères ajoutèrent:

- Peut-être est-ce justement ce que tu voulais. Tu es allé vivre avec eux.»

Je leur donnai raison à tous. Je répondis:

«Peut-être suis-je entré dans les ordres pour pouvoir en sortir.»

Je m'étais souvent imaginé cet instant. J'avais toujours considéré l'abandon de l'état monastique comme une discussion froide et inégale, comme un échec cinglant de ma part. J'aurais détourné la tête, vaincu, mais rien de tout cela ne se

produisit. J'étais libéré, presque sans que je m'en aperçoive. Je signai les papiers nécessaires et fus délié de mes vœux.

Ignace de Loyola avait abordé le sujet dans les *Constitutions de la Compagnie de Jésus*, en écrivant qu'au-delà de l'acte juridique le renvoi devait se faire avec prudence et sollicitude.

Une lettre d'Anna m'attendait. Elle écrivait que son frère s'était également défroqué et elle me demandait si nous pouvions nous revoir.

Je livrai deux grandes malles contenant de rares et puissants fétiches aux musées nationaux, au mont Ngaliema à Kinshasa. Juste avant de partir à l'aéroport de Ndjili, je vis un jeune Congolais arriver à la Servico. Je lui donnais dix-huit ans, il se préparait à entamer son noviciat. Il était accompagné de ses parents et de son oncle. Au moment des adieux, le père et l'oncle crachèrent dans les mains du jeune homme (...)

(...) De retour à la ferme, je feuilletai de vieux albums. Je pensais reconnaître mon propre visage sur des photos de jeunesse d'autres membres de la famille.

«On se ressemble tous», dit mon père, qui se tenait derrière moi.

Il n'avait plus une seule vache. Chaque centimètre de terre arable de notre ferme avait été loué, donné à ferme ou vendu. Ensemble, nous examinâmes le contenu de la malle en fer où il conservait tous ses vieux actes et titres de propriété. Il étala sur la table les documents jaunâtres, parfois un peu déchirés. Curieux, je les dépliai. Mon père désigna l'un après l'autre les champs, les prairies de fauche et les pâturages de Lampernisse. Sur la nappe, sur de vieux papiers, la ferme retrouvait ainsi une dernière fois toute sa splendeur.

Lors de notre repas à deux, un détail me frappa: mon père se signa d'abord, pas moi.

«Je ressens beaucoup de choses, me dit-il, mais je ne sais pas les nommer. Je comprends qu'à l'église on veuille parler de Dieu, peu m'importe, mais qui peut nous dire ce qui existe?»

- Personne, père.

- Je ne suis pas pieux, et je ne l'ai jamais été.

- Moi non plus, père. C'est comme ça.

- C'est comme ça et pas autrement, rétorqua-t-il. Les paysans savent tout et les paysans ne savent rien. Je prie tous les jours, ces temps-ci, parce que j'aime certaines prières.»

Je me rendis à l'extérieur, où la nuit tardait longtemps à tomber. À l'horizon, je voyais vaguement briller le phare du port de Dunkerque. Mon père avait peut-être réussi sa vie, malgré tout: il était né dans sa propre ferme et pourrait aussi y mourir. Cela suffisait.

Il ajouta encore que, plus tard, nous ne devrions pas nous quereller à propos de terrains ou d'argent. Je lui promis que nous y veillerions. La ferme serait vendue, elle n'appartiendrait plus à la famille. J'emmènerais peut-être deux roues en bois et un timon, quelques vieilles planches, et peut-être bien le marbre rose de la cheminée. Si possible, je voudrais aussi hériter des outils de menuiserie de Marcel,

ses marteaux, ses rabots et ses ciseaux à bois surtout. Je garderais certainement le vieux stylo de ma mère, car son sombre journal intime avait disparu ou avait été détruit.

Le chien, Baron, dormait sur une couverture râpeuse au coin du feu. Un jour, il était rentré à la maison, aussi mystérieusement qu'il avait disparu. Son pelage était devenu gris et il avait l'oreille gauche affreusement perforée. Son grand corps inerte était enroulé sur lui-même, ses longues pattes étendues droit devant. On aurait pu le croire mort, mais ses yeux bruns étaient grand ouverts, prêts à fureter dans la nuit.

«Bon, dis-je à Baron, et maintenant j'ai rendez-vous avec quelqu'un que j'ai rencontré au Congo. Une certaine Anna.»

Extraits de *De mensengenezer* (Le Guérisseur d'hommes), De Bezige Bij, Amsterdam / Anvers, 2017, pp. 18-20, 289-293, 301-302 et 313-314.

Voir *Septentrion*, LXII, n° 2, 2013, pp. 38-47.